

Yvan Borin

Cairn

pour Boris Mabillard

Je veux parler des cairn dans leur érection sans cesse inaugurale, le séjour rudimentaire, aventuré, qu'ils dressent à hauteur d'homme, pour qui viendra s'y mesurer. À tenter leur approche, j'ai cru reconnaître une certaine poésie qui s'énonce en portions congrues : celle dont les vocables ne s'éprouvent jamais assez taciturnes et cherchent à s'appauvrir encore. En apparence jetée sur les routes (autant que sur la page dont elle privilégie l'appel immotivé au blanc, la typographie obligatoirement lâche, une ponctuation qui s'est évanouie), cette poésie peut offrir l'image d'un homme effarouché, toujours au bord du silence et comme s'excusant d'avoir pris la parole. Mais c'est qu'elle concède trop aisément son indigence. Et l'humilité qu'elle revendique semble à la mesure d'une appréciation plutôt avantageuse de ses moyens.

Or, je devine que les cairn, s'ils sont sommaires en leur facture, laissés au blanc du ciel, imputrescibles malgré eux, ne connaissent pas de tels scrupules. S'ils cèdent à une désolation de fait, ils ont la hardiesse de la différer. Ils font pièce au temps, afin d'établir quelques relais dont il m'arrive d'éprouver la nécessité. Je dirais déjà qu'ils tiennent tête à la gravitation. Ils bravent par là toutes les raisons pour lesquelles quiconque serait excusé de ne rien entreprendre ou de tout laisser en plan. Ce n'est pas modeste ouvrage que celui qui redonne du cœur au nôtre.

*

Les cairn apparaissent partout, moyennant un certain degré de raréfaction humaine, l'appui d'un sol inhabitable et rude. Bornes maigres ou qui s'imposent davantage, agglomérats de terre, empilements de cailloux, ainsi se voient-ils définis pour montrer au regard de telles configurations. Ils ont dû trouver leur origine en des communautés restreintes et passantes. Ou être le fait d'individus isolés. Du moins ont-ils pensé, ceux-là, qu'il est inutile d'aller plus haut en étages de pierres : qu'il y a là une dimension propre au bivouac, un socle provisoire où il est possible de se rassembler au passage, d'y ménager un arrêt que commandent la fatigue et le souhait de ralentir un peu l'avance.

Qu'un éboulis ait reçu un arrangement sommaire, un rien moins aléatoire, et voilà que le promeneur, convoqué après coup, sait qu'il y rencontre ici un événement de taille. Mais lequel ? Le cairn n'est le socle d'aucune écriture. Nulle pierre angulaire n'y est perceptible, nulle habitation, nul autel. De plus, il déjoue à peine l'horizontalité fondamentale. Tel qu'il est érigé, il ne dispense personne d'aucun effondrement, puisque les incertitudes ne sont pas plus levées à son abord. La terre tout autant vacille (sinon plus), la vie périt sans qu'il soit possible (quoique inévitable) de s'insurger contre une évidence chaque fois en excès. Sans parler du fait qu'il est difficile de concevoir un ouvrage de main d'homme s'il n'est légitimé par son rôle d'ustensile ou pris dans un entrelacs de pratiques dont il constitue le symbole. À croire que les cairn ne renvoient qu'à leur propre manifestation.

Et pourtant, bien qu'ils soient le fruit d'une décision restée muette, je leur prête une finalité, je décèle malgré tout une destination. J'aime à supposer qu'ils répondent à des exigences multiples et parfois contradictoires. Ainsi, ils ne semblent pas suivre un autre destin que les lieux d'où ils sont issus et auxquels ils retourneront tôt ou tard. J'y découvre sans doute mon inscription dans le monde, vouée à la rature. Ce qui n'exclut pas, de part et d'autre, la quête d'un certain ordre à même ce chaos d'ordre minéral ou humain. Et encore moins un arrachement que nous tenterions, chacun, de réaliser avec des moyens propres.

Par ailleurs, je pressens qu'ils se distinguent à dessein des travaux habituels, destinés à une certaine permanence. Ce qui ne veut pas dire pour autant qu'il faille nier la part de legs qui revient à ces entassements de cailloux. Ni leur refuser une adresse qu'ils exhausseraient hors du seul temps qui nous est réservé.

Non, les cairn n'ont consommé aucune rupture avec le monde. Ils évoquent un arrachement qui n'entend pas s'affranchir d'un en-deçà qu'on sait pugnace. Les pierres dressées sont toujours susceptibles de retourner aux pierres. Elles forment le vœu, insaisissable mais tenace, de défier le ravinement par des voies moins altières, sans jamais s'opposer à l'usure qu'elles reproduisent à leur échelle.

Et, en même temps, cet assemblage de fortune n'offre pas à voir un phénomène qui se confondrait à des lois naturelles (rythmes saisonniers, nécessité reproductrice due à l'espèce) ou pourrait se réduire au seul arbitraire. Il y a là un saut qualitatif qui ne renie pas l'origine sur laquelle il a fallu de tout temps prendre appui.

Aucune manifestation comme celle-là ne transcende le lieu, même si elle tranche sur lui de façon définitive. On le sait : tirée de la nuit, toute leçon demeure de ténèbres. En outre, toute construction apparaît comme un effort pour s'inscrire, une fois, en quelque endroit. Elle nous rappelle que nous sommes rarement à tel point du monde, mais toujours en son surplomb, pour un examen qui se veut sans reste. Ou dans sa remémoration, ce qui est une autre manière d'avoir prise sur lui.

Saurais-je – sans passer à proximité des cairn – que je me suis avancé jusqu'ici ? Puisque c'est en route que j'abandonne la tentation d'être à la fois de partout. C'est de cette place à laquelle j'accède, où je marche et me couche, que le monde prend une signification : parce que j'en serai dépossédé un jour. Bonheur d'éprouver un poids qui m'arrime là où je me trouve, dans une coïncidence possible avec la lumière, le feuillage d'ombre, où j'accueille la joie du corps qui s'y dépose, mieux incarné que jamais, l'autre corps qui est lumière et ombre aussi.

Et cependant, l'homme surgi d'Occident n'a eu de cesse de s'élever davantage pour assurer de nouveaux assujettissements. Il n'a eu pour objet, jusqu'alors, que l'annexion d'un fond irréductiblement précaire dont il s'est retranché pour en quêrir la maîtrise. Cet homme qu'on a dit prométhéen ne perd pas espoir maintenant, moins de juguler ce flux hasardeux qui le porte, que de l'orienter vers certains buts déterminés, le conduire à des fins qui lui seraient enfin propres : sang, tissus, gènes qui se monnaient en ces nouvelles marchandises qu'ils constituent dorénavant.

Mais voilà aussi que quelques-uns (issus des mêmes conquistadores et des marchands, des forces industrieuses et efficaces qui les ont relayés en autant d'avatars) n'ont pas désappris l'élévation d'édicules sans garantie. Ils offrent à voir le paradoxe d'un acte où l'on érige des pierres sans vouloir qu'une pérennité vienne les consacrer jamais. Nulle envie d'engager, en ce geste, une institution qui a besoin d'autres

pompes et sollicitent des édifices inamovibles qui s'adressent à l'humanité par-delà. Quelques cailloux frustes et teigneux sont impropres à garantir de tels sacres.

Les cairn seraient autant de célébrations qui, marquant le passage, prétendent qu'il n'est pas vain d'évaluer le monde – comme une petite main leste, joueuse – à cette mesure d'abord enfantine. Car je ne commémore jamais qu'une expérience commencée en minces ruisseaux de pierres, hasardée en embarcations qui me disent ce que sont les feuilles une fois au sol, en bouquets arrachés d'abord au vent, qui connaissent la floraison seconde et seule véritablement décisive des microcosmes.

Dès lors, s'il y a tout lieu de croire que ces bris de granite, ces morceaux de gneiss ne prétendent à aucune perpétuité, se peut-il qu'ils me dispensent d'y aspirer à mon tour ?

J'ai dit ce qu'il en est des velléités bâtisseuses, des tentations qui soulèvent les hommes vers une illusion accrue quant à leur séjour, des fébriles urgences qui plient tout un peuple à l'édification d'une muraille ou à la fonte d'une seule cloche. On s'accommode mal de ce qui nous échoit comme versant où demeurer, de même qu'on dénie ce temps auquel sont suspendues tant d'initiatives qui l'excèdent et voudraient l'infléchir.

Même si un certain deuil est requis, tôt ou tard, d'une puissance consacrée à la prédation et à l'établissement définitif, force est de constater que pour personne il n'est facile, ni même souhaitable, de passer son chemin comme si de rien n'était.

De bâtir, seul donc importerait aux cairn l'initiative : cet acte fondateur que les édifices achevés tendent ensuite à ensevelir pour ne lui devoir rien. Ce qui est le cas de toute violence qui emporte avec elle sa propre dissimulation. Ou des pouvoirs qui sont absolus en ceci qu'ils prétendent usurper la place de l'origine. En contrepoint, les cairn seraient une mémoire exhumée en son principe instaurateur, le rappel friable d'un soubassement toujours déjà là.

Il se peut que toute entreprise humaine, où qu'elle se dirige, rencontre tôt ou tard les cairn, de même que toute errance recroise un exil qui s'est engagé bien avant elle. Si chaque initiative prépondérante rejoue sans fin un commencement originel, elle ne saurait en aucun cas s'y substituer, faire en sorte que rien jamais ne manque. Ni se placer là où quelque chose doit nécessairement faire défaut.

Devais-je interroger les cairn, comme certains l'ont fait des hasards géologiques, déchiffrant la destinée des quartz, le travail d'éternel accouchement qui vient d'une matrice où continuellement nous prenons pied. Ceux-là ont visité ces gésines pour en recueillir les rejets sans paternité. Ils y ont vu un humus où se trouveraient enfouies tant de significations réservées ou non vascularisées encore, dont il faudrait que quelqu'un assume à chaque reprise la filiation inopinée.

Peut-être qu'une approche de cette nature serait requise pour les cairn qui ne sont pas éloignés de semblables contractions. Il faudrait prêter, au cairn et aux roches, un mimétisme primaire. Comme s'il y avait à la fois – en de tels soubresauts telluriques, dans l'inscription du monde en son propre holocauste –, quelque chose de pas encore advenu et de parfaitement indépassable.

Il ne reste pas moins qu'une différence majeure les tient séparés. Par l'intention que je pressens dans un cas, sans pouvoir la définir mieux, ainsi qu'un savoir-faire mani-

festement à l'œuvre. Et le hasard qui semble s'imposer dans l'autre, même s'il s'apparente à notre naissance qu'il est toujours nécessaire, après coup, de s'approprier.

Y verrais-je alors une manière de conjurer un écroulement, qui deviendrait la vraie destination de ces pierres ? De suspendre à peine le chaos plutôt que de le convertir à un ordre ? Le cairn ne serait-il, en dernier lieu, que l'anticipation de sa propre ruine ?

Les décombres et les cairn connaissent cette homologie qui fait d'eux des tentatives pour aborder notre naissance et notre mort, pour avancer là où quelque chose nous précède et nous excède à la fois. Ainsi, ils laissent croire que l'homme, déchu, en dépit de sa disgrâce, ne pourrait jamais se résoudre à tout laisser en l'état. Il ne resterait pas sans déceler au moins, au passage, un support de schiste. Sans dresser, de son vivant, une stèle qui anticipe l'épithaphe péremptoire et cherche de cette façon anodine à la démentir. Sans improviser un geste minimal et définitif qui les suppose tous parce qu'impossible à transgresser.

Quoiqu'il soit ultime, je peux souhaiter que le désastre se présente de façon moins irréfutable. Ou, au moins, que je ne reste pas totalement sans ressources devant lui. S'il faut admettre qu'est dévolu à tous un sens irrécupérable ou affolé (y compris aucun), pourquoi refuser qu'il y ait – raliabiles encore – une empreinte même rognée, des fragments du monde que l'érosion encore gagne ?

*

Les cairn ne visent peut-être à nulle postérité, sinon celle qui s'improvise en passant, pour un legs qui demeure, lui aussi, en retrait. Funéraires, ils témoignent d'une présence effondrée, mais sans vraiment lui survivre. Ils l'accompagnent comme ils le peuvent : le temps que quelqu'un relève un défi dont nul ne sait de quoi il retourne, durant l'intervalle capricieux et hoquetant qu'est notre vie en son régime habituel.

Et si s'effondre, par leur truchement, ce que j'aurais souhaité qu'ils me transmettent, les cairn ne se réclament d'aucun lointain. Ils n'occupent aucune parcelle franche, inaccessible à mes pas qui voudraient la fouler, à la suite d'anonymes pré-décèsseurs. Ceux-ci me signaleraient plutôt une voie à frayer à leur suite, l'unique accès praticable afin de mordre aussi sur l'herbe sèche où ils se sont risqués.

De même, il est possible que ces morceaux muets n'excluent pas une certaine contemporanéité. Qu'ils la rendent possible ou même nécessaire à ceux qui s'avancent sur ces pierriers en friche. Ce n'est qu'au présent qu'il m'est donné d'approcher les cairn. Et leur héritage se transmet à l'instant où j'essaie de les rejoindre pour en jouir.

D'où l'éventualité qu'ils demeurent à jamais en attente, mais qu'ils déploient aussi un geste qui n'est pas sans destinataire. C'est ainsi qu'en des pierres peut-être votives, destinées à quelque éventuelle commémoration, orientées vers cet ailleurs qui n'est autre qu'*ici* où nous sommes, j'ai voulu croire à des figures proches et résolument indisponibles.